

Des hommes dégueulasses

C'est un texte très fort que cet *Incident sur la colline 192*, signé par le grand reporter du *New Yorker* Daniel Lang. A propos du viol d'une jeune vietnamienne par quatre GI en 1966. Une charge étayée contre l'armée américaine.

PAR VINCENT JAURY

C'est un petit livre passionnant, de non fiction, que sortent ces jours-ci les éditions Allia, *Incident sur la colline 192* de Daniel Lang. Il s'agit d'un des premiers reportages sur la guerre du Vietnam publié dans le *New Yorker* du 18 octobre 1968 et édité en livre la même année. Il existe une très belle adaptation de Brian de Palma, *Outrages*. Il s'agit d'une histoire sordide, comme il y en eut mille pendant cette guerre. Une unité de cinq hommes part en mission à l'ouest du Vietnam. Le sergent Meserve décide de faire un détour à l'Est, vers le hameau de Cat Tuong, pour « le moral des troupes », afin que ses jeunes soldats d'une petite vingtaine d'années prennent « du bon temps » : ils planifient le viol d'une jeune femme, vietnamienne choisie au hasard, puis son assassinat. Le 19 novembre 1966, Phan Ti Mao est violée et assassinée. Ils laissent son corps dans un buisson en pleine montagne. Un des cinq hommes refusa de participer au viol, Sven Eriksson. Daniel Lang l'a rencontré chez lui. Et il a raconté, raconté et raconté. Des heures durant. Il a décrit avec minutie le crime, bien sûr, puis comment sa volonté de dénoncer ses quatre camarades s'est heurtée à des hommes, un système, une procédure judiciaire, un tribunal militaire. Un vrai chemin de croix pour Eriksson. Pourquoi ? Tout simplement parce que tout le monde ou presque est contre sa démarche.

Le capitaine Vorst, qu'Eriksson informe, pense à sa carrière. Ces hommes sont sous sa responsabilité... il serait possiblement éclaboussé. Il dissout l'unité, sermonne les quatre hommes, mais cherche à étouffer l'affaire. Pas de Cour martiale pour ces crimes capitaux selon le Code de la justice militaire. Vorst tente de dissuader Eriksson de continuer ses poursuites. Argument de pitié : nos camarades souffrent déjà assez de douleurs infligées par les Vietnamiens, alors ajouter de la douleur à de la douleur, n'est-ce pas cruel ? Argument pratique : même si la Cour martiale les déclare coupables, elle sera indulgente. Les juristes militaires n'attendent pas un comportement exemplaire des militaires en zone de guerre. Au mieux, continue Vorst, il y aura une condamnation mesurée, puis des



remises de peine. Vorst conclue, menaçant, qu'une fois sortis de prison, les quatre hommes pourraient avoir envie de se venger. Mais il en faut plus pour dissuader Eriksson, décidément bien seul dans son combat. La majorité des GI du camp, de son grade, à qui il a confié son histoire, n'approuvent pas sa démarche, et se rangent du côté des officiers. Il est perçu comme un traître. Là encore des arguments fragiles : les Viet-Cong, eux aussi violent et tuent ; et certains émettent même l'hypothèse que la victime, Mao, était une Viet-Cong, ayant peut-être déjà tué des soldats américains. Il ne dort plus de la nuit, écoute le chant des oiseaux et le cri des singes de la jungle. Il est hanté par ses remords : n'est-il pas à sa façon coupable ? Pourquoi n'a-t-il pas réagi et empêché ce viol et cet assassinat ? Il demande réparation.

Il finira par trouver le capitaine Kirk, aumônier mormon, qui appelle sur le champ la Division des enquêtes criminelles de Camp Radcliff. Dix minutes plus tard, des agents arrivent, la machine judiciaire se met en branle.

Les prévisions de Vorst s'avèrent cependant juste : si les quatre hommes encourent des peines de huit à quinze ans de prison, ils bénéficient de réductions de peine.

On pourra se rassurer en apprenant qu'Eriksson ne fit plus de cauchemar et que comme le dit sa femme, ce qui est important, c'est qu'« Eriksson a fait ce qu'il avait à faire ». En attendant, c'est un document littéraire accablant contre l'armée américaine. Pas moins accablant, qu'un autre reportage du *New Yorker* qui fit date, le *Hiroshima*, 6 août 1945, 8h15 de John Hersey.

INCIDENT SUR LA COLLINE 192

Daniel Lang, traduit de l'américain par Julien Besse, Allia, 124p., 8 €

